

L'herbe est toujours plus verte...

Un buisson poético-dystopique

Quelque chose clochait. Aucun doute possible. Tous ces déchets végétaux méthodiquement répartis dans les poubelles, la mousse trop abondante pour une simple fuite, ces brins d'herbe entre les dalles, c'était interdit, à ces étages de la ville. On entendit un oiseau, joli mais agaçant ramage, il était noir avec un bec orange et personne ne pouvait le nommer : c'était interdit, à ces étages de la ville. Aussi l'inspecteur Gréhenne, de la brigade des stupés, fit sortir tous les habitants du bloc N4R6 qu'il fit aligner chacun devant sa porte. Deux robots vinrent le seconder pour lui prêter main forte en cas de protestation. *Recel et dissimulation d'objets illicites*, pensa-t-il, *et c'est toujours aux mêmes étages, là où les gens sont pauvres. Moi aussi j'en aimerais un, de jardin, mais pour ça je travaille, moi.* Face à face, devant lui, deux lignes d'êtres humains fixaient le sol pour ne pas voir les yeux ou les matraques de leurs tortionnaires.

–Bien, dit Gréhenne. Messieurs, mesdames, vos mains, s'il vous plaît. Tendez-les !

Presque comme un seul homme tous s'exécutèrent rapidement. Un vieillard fluet s'évanouit et les robots le poussèrent grossièrement dans son appartement sans plus se soucier de lui. *Danger pour cet humain : non. Lui venir en aide : non nécessaire.*

On libéra ceux qui avaient les mains sales. Personne parmi ceux-ci n'avait de traces de terre et les robots ne détectèrent pas de taux anormal de chlorophylle. Ceux dont les mains étaient encore humides ou trop propres pour être innocentes, on les retint. Ils étaient trois que les robots amenèrent à Gréhenne.

–Je sortais des toilettes, protesta un premier, quand vous avez débarqué...

On ne le laissa pas finir sa phrase. Gréhenne et les robots n'eurent pas à bouger : son corps réagissait à l'usage illégal d'une métaphore. *Des poèteùh, il y en a tous les jours*, songea Gréhenne. *Mais avoir un langage complexe, pouvoir construire un discours, cher ami, cela coûte de l'argent. Et nous n'avons pas débarqué. Nous sommes simplement arrivés.*

–Bien, enchaîna Gréhenne. Au moins un d'arrêté. Mais nous ne sommes pas venus ici pour ça – à mesure qu'il parlait, des idées, un rêve refoulé refaisait surface, comme autant de réactions sur la peau ; l'atmosphère de ces lieux n'était pas saine. – On nous a signalé, haussa-t-il le ton, que quelqu'un, ici, détenait... – il dut se contenir mais explosa : – détient un JARDIN CLANDESTIN.

Les deux robots étaient impassibles. Les deux hommes regardaient Gréhenne ; le premier, rouquin, le front en sueur et les yeux apeurés. Gréhenne décida de le cuisiner en premier, certain que le vrai coupable était le second. Il voulait éprouver sa patience, sa tolérance à voir un complice souffrir.

–Toi, dit-il, cassant. Quelque chose à dire ?

Le rouquin ne dit rien. Ses yeux disaient tout. Gréhenne le fixa longuement, lui-même semblant éteint. Tout en scrutant ces pupilles effrayées, il réfléchissait à la manière dont il pourrait



torturer ce rouquin aux lèvres tremblantes. Lui casser les phalanges une par une, pieds et mains ? Planter une aiguille de bois sous ses ongles ? Verser plusieurs tas de sel sur son dos et poser un glaçon sur chacun ? Le fouetter tout simplement ? Gréhenne ainsi réfléchissant tournait autour du rouquin toujours plus tremblant, empestant toute la pièce de sa sueur. Gréhenne semblait ne mouvoir que ses jambes tandis que le reste de son corps les suivait machinalement.

Le silence. Le bruit des bottes. Le moteur des robots. La vibration lointaine de l'antique pompe à chaleur des bas immeubles. Une sirène de police. Un coup de vent. Le halètement du suspect qui tomba à genoux. Le silence gris de cet espace trop serré. Cette effrayante prison dans laquelle il vivait.

Tt tt tt tt, et ça, ça se prétend résistant contre l'Etat ? rit Gréhenne, intérieurement. *Regardez-le, il panique parce que je lui tourne autour !* Soudain le même rêve revint à Gréhenne, qu'il refoula d'un coup de tête à gauche puis à droite, balayant l'air de sa main.

–Alors ? dit-il.

–Alors..., commença le rouquin qui tourna la tête vers le dernier suspect puis les deux robots – Gréhenne distingua alors une soudaine assurance dans l'expression du jeune homme : – alors je ne viderai pas mon sac.

Une autre métaphore. Décidément. Mais le corps du rouquin ne réagit pas comme il le devrait. Au contraire, il sombra dans un état second d'une violence telle que sa voix se fit plus cavernueuse, ses muscles plus sculptés, les veines de son cou étaient noires et ses yeux injectés d'un sang avide. Une violence telle qu'il parvint à se saisir des deux robots afin de les frapper comme deux vulgaires cymbales qui résonnèrent dans un emballement de circuits électroniques avant de surchauffer. Gréhenne, à peine ce coup fut frappé, en fit partir un autre si vite qu'on aperçut à peine la silhouette de son revolver qui décrivit un arc blanchâtre entre l'étui, la position de tir, et l'étui à nouveau. Le rouquin était mort et son regard, la vie l'ayant quitté, recouvrit sa peur face à l'horizon de non-retour qu'il avait franchi.

Ne restaient plus que Gréhenne et le troisième homme. Il alluma une cigarette au tabac pour laquelle il avait *travaillé dur*. Si on voulait quelque chose, pensait-il, il n'y avait pas d'autre solution. La cigarette au tabac, c'était sa récompense après avoir abattu un homme dangereux. Et il espérait pouvoir obtenir l'autorisation de fumer du cannabis, vendu par Dusck comme un des meilleurs moyens d'oublier ses rêves. *L'Ensomniac* empêchait déjà les cauchemars. L'odeur du tabac couvrit quelque peu celle du sang qui giclaît du cou du rouquin percé à la carotide, qui s'écoulait, dans les interstices des dalles de béton stérile entre lesquelles avaient poussé quelques brins d'herbe qui n'avaient rien demandé. Ils étaient là. Au mauvais endroit. Au mauvais moment. *Une telle herbe pousse dans l'humus qui est réservé aux habitants des étages supérieurs. Ce peigne-flanc va me dire où est son jardin, avec le poèteùh ça me vaudra une promotion. Toutes ces denrées auxquelles les castes inférieures n'ont pas accès, n'empêche, c'est dingue quand on y pense. Mais bon, mon job au stups c'est de rappeler à l'ordre ceux qui croient que la loi du 15 avril 28 n'existe pas.* Quand il y pensait, la consommation de drogues dures était le cadet de ses soucis. Presque inexistante. Ça n'attirait plus. Les stupéfiants étaient des mots, des odeurs, des couleurs, des sons réservés à une élite – *les jardins et la poésie, voyez vous-mêmes l'effet que cela a eu sur ce pauvre rouquin que son condiéducatonnement devait pourtant maintenir sur le droit chemin.* Gréhenne était sûr d'avoir face à lui le cerveau, en cet homme à la barbe en collier dominée par un menton proéminent qui soulignait son sérieux et sa sagesse dénotés par la clarté de ses yeux cernés après Dieu savait combien de nuits passées à méditer dans son jardin secret.

Gréhenne termina sa cigarette qu'il éteignit avec mépris dans l'impact qu'avait fait son tir au cou du rouquin.

–Et toi, quelque chose à dire ?

–Je m'appelle David Walden. On me surnomme parfois Henry. Ravi de vous connaître, monsieur...

Il fut surpris du calme de son interlocuteur, comme s'il n'était pas choqué par les quatre – non, cinq corps, le premier suspect était si insignifiant : un mort, deux à envoyer au mieux en réparation, au pire à la casse, une fois toute cette besogne achevée. Après ça, Gréhenne enverrait les pompiers pour tout faire brûler, comme les bibliothèques clandestines, lesquelles étaient sûrement connues à David Walden : *ces malfrats ne têtent jamais à une seule mamelle.*

–Gréhenne. Bien, David, n'y allons pas par quatre chemins.

Il s'approcha de lui ; un passant aurait pu croire que Gréhenne allait embrasser Walden : il lui saisit la nuque et Walden se laissa faire sans broncher, Gréhenne ne sentit aucune tension, aucune envie de lutte.

–Où est le jardin ? chuchota-t-il doucement à son oreille.

–Juste ici, s'enthousiasma Walden. Suivez-moi !

Gréhenne n'en revenait pas. Walden le prit bras-dessus bras-dessous et le guida dans son appartement. Quand il poussa la porte, le rêve revint et Gréhenne ne parvint pas à le refouler...

Tout ce vert. Pas le vert brûlant des néons. Pas le vert malade des peintures d'immeuble. Pas le vert magnifique de la robe préférée de feu la femme de Gréhenne qui revoit son visage. Pas le vert cher payé des jardins des étages supérieurs. Pas un seul vert. *Le* vert. Gréhenne sent sa respiration accélérer et plus il inspire pour la contrôler plus le parfum des lieux l'imprègne.

David voit dans les yeux de Gréhenne que son assurance policière s'effrite. Si fragile. On leur montre ce qu'en haut tous s'efforcent de cacher et hop ils se réveillent. C'est si facile. Tous ceux que j'ai amenés au jardin ont eu la même réaction. Il est douloureux de se réveiller de ce sommeil qui dure depuis votre naissance. On est groggy. Atrophié. Mou.

Peut-être que la Terre est unifiée. Peut-être que des vaisseaux se rassemblent autour de Neptune pour s'en aller coloniser le reste de l'espace. Peut-être que les relations diplomatiques Terre-Mars sont au beau fixe ces temps-ci. Peut-être que tout le monde est heureux de consommer Dusck. Les écrans et les haut-parleurs le disent à haute voix à longueur de journée. Ce doit être vrai. N'est-ce pas ? Peut-être bien que tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes. La vie est doubleplusbon. Regardez donc cette jeune fille avec sa bouteille de soda sur ce panneau dans le hall : n'est-elle pas heureuse ? Pardonnez-moi. Je m'emporte.

Qui pourtant des humains qui ne vivent pas dans les hauteurs avait connu le Bonheur de pouvoir se coucher dans le gazon et sentir la terre humide et la rosée et les milliers de parfums que dégageait chaque plante ? De goûter des fruits ayant poussé dans une terre véritable et non synthétique ? D'écouter chanter un merle ou miauler un chat ?

Qu'importe la technologie ? Qu'importe l'ingénierie ? Qu'importe le progrès ? Qu'importe toutes ces imparfaites et éphémères créations de l'homme si on oublie cela ?

Ainsi rêvassait David qui devait maintenant traîner un Gréhenne pâlissant, perdant ses forces. Il voulut dégainer son arme mais parvint à peine à lever la main. David ramassa le revolver et le jeta dans la rivière qui longeait le chemin à l'ombre des arbres.

–Quelle ironie, dit David. Vous êtes membre des stupés et vous n’avez même pas l’autorisation de traverser un jardin ?

–Supplément... *heu...* pas... *heu...* les moyens... *heu...* pension... avocat... *euh...* ma femme.

C’était de pire en pire : Gréhenne fondit en larmes tout en toussant.

Le pauvre, pense David. Son corps lutte contre son âme qui lutte contre le conditionnement qui les a montés l’un contre l’autre. David se souvient être passé par le même stade.

–Ne t’inquiète pas, dit-il dans quelques minutes tout ira mieux.

Il coucha Gréhenne au pied d’un sakura à l’ombre duquel clapotait un petit étang. Entre quelques nénuphars circulaient des poissons. Gréhenne croyait... Tout lui revenait. Il était exactement à cet endroit dans son rêve.

Je l’avais refoulé je croyais l’avoir oublié que c’était bon que c’était passé mais oui me voilà au pied de ce cerisier au bord de cet étang dans ce jardin et cet homme m’a pris par le bras à travers ce sentier sinueux entre ces chênes ces bouleaux ces sapins ces érables et tous les autres oui ce sentier qui débouche ici même oui je me souviens dans mon rêve j’arrive et je me décharge de tout et je m’assieds et je ressens la Nature autour de moi puis je ne ressens plus rien c’est si agréable or là j’ai mal le rêve était-il incomplet je me souviendrais de cette douleur tellement elle est grande ou peut-être qu’elle était présente mais je ne sentais rien à cause des Eusomniacs et maintenant j’y vois plus clair il me semble que l’automatisme de ma vie est rompu je ne suis plus une machine je suis un être humain et la liberté fait mal mon Dieu cette rupture fait mal pourquoi souffrir mais pourquoi également m’empêcher de souffrir et m’empêcher de vivre ce que je vis là seulement me permettre de le vivre moyennant quelque pécule ah c’est pourtant si simple et si beau quand c’est gratuit pourquoi le payer l’acheter le consommer ah au diable les humains au diable Duscé au diable l’espace au diable ce soi-disant meilleur des mondes au diable tout sauf mon existence qui se définit par tout ce que je vois perçois ressens exprime existe oui.

Gréhenne s’endormit paisiblement au pied du sakura. Des pétales roses lui tombaient sur les joues. Il était bercé par le son de l’eau et le chant des oiseaux. Il dormit d’un sommeil sans rêves. Réparateur.

Walden le réveilla quelques heures après, quand il se fut pleinement reconnecté. Alors Gréhenne se lava dans l’eau fraîche d’une source un peu plus haut sur la colline et cueillit quelques pommes qu’il croqua à pleines dents. David lui donna congé au coucher du soleil. L’inspecteur stup Gréhenne pouvait retourner en homme fait à son quotidien, libre dans son âme. De toute façon, David le savait, Gréhenne reviendrait, et quand il reviendrait ce serait pour toujours.

Car on revient toujours au jardin. On y revient dès qu’on le peut. C’est nécessaire. Arrachez l’homme à la Nature et il y retourne au galop...

Rapport de Gréhenne au chef de la brigade des stupés : deux robots défectueux – un poèteûh arrêté, l’interroger pour retrouver le dealer, l’emmener en désintox – un autre poèteûh, homme dangereux, abattu, corps en cours d’identification – au sujet du *jardin* : fausse alerte. R.A.S. Les traces de légumes : probablement fuite d’égoût ou moisissure.